

Prédication de la pasteure Agnès Adeline-Schaeffer à l'Oratoire du Louvre le dimanche 3 avril 2022
Évangile de Luc, chapitre 3, versets 7 à 14

A quand la conversion du cœur ?

Amis, frères et sœurs,

Je vous propose de retrouver ce matin un extrait de l'Évangile de Luc, qui met en scène un homme, Jean, dit le Baptiste., ou le Baptiseur. Cet homme est le fils de Zacharie, enfanté dans la vieillesse d'Élisabeth, et dont la naissance nous est racontée dans le premier chapitre de l'Évangile de Luc. On le retrouve, dans un rôle qui est familier aux lecteurs de la Bible : séjournant dans le désert, Jean le Baptiste remplit son rôle de prophète, que Luc l'évangéliste résume de cette manière : « Il vint dans la région du Jourdain, proclamant un baptême de conversion, en vue du pardon des péchés ». (Luc 3:3). En fait, le passage que nous venons de lire, se situe dans la vallée du Jourdain, où la densité de population est plus importante.

Jean le Baptiseur ou Jean-Baptiste, est le dernier des prophètes de l'Ancien Testament, et on peut le reconnaître à son discours empreint de sévérité, dans le style des anciens prophètes. L'existence qu'il mène est celle d'un ascète, ses préceptes sont exigeants, son langage est rude, voire radical. Les quatre Évangiles parlent de Jean-Baptiste, de façon complémentaire : il est décrit comme un solitaire ascétique (Mt 11:18), il se nourrit de sauterelles grillées et de miel sauvage, il pratique le jeûne, et il développe son activité sur les rives du Jourdain. Il pourrait avoir appartenu au mouvement essénien, selon l'historiographe romain de confession juive Flavius Josèphe qui évoque Jean dans son œuvre : « *Homme de haute qualité, il exhortait les Juifs à pratiquer vertu, justice et piété.../...il les conviait à se rallier par un baptême, après s'être rendus agréables à Dieu non seulement en se détournant du péché, mais en joignant la pureté du corps à celle de l'âme* » ; (Flavius Josèphe, Antiquités judaïques)

Les quatre évangiles s'accordent à voir en lui « l'homme envoyé de Dieu pour témoigner au sujet de la lumière, (Jean 1:6) ; il est aussi le messenger qui ouvre la route, annoncé par Malachie et dont Elie est une figure, (Mt 11:10) ; il est encore la voix d'un oracle d'Ésaïe, « la voix de celui qui crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur » (Mt 3/3). Mais c'est

seulement l'évangéliste Luc qui fait un lien étroit entre Jean le Baptiste et Jésus, en racontant les récits d'enfance en parallèle.

Dans le désert, Jean Baptiste enseigne la prière, les jeûnes de pénitence, il prêche le repentir et la confession des fautes et il propose un baptême pour les péchés remis, qui symbolise et même consacre cette purification morale acquise par une vraie conversion du cœur, indispensable pour s'approcher de Dieu. Il annonce aussi à ceux qui l'écoutent la venue d'un plus puissant que lui, déjà présent au milieu d'eux, qui ne baptisera plus comme lui, dans l'eau seulement, mais dans l'Esprit-Saint. Lui, Jean, sait que celui-là est le Messie, le Christ, il est seulement devant lui, pour prévenir de son arrivée. Il est le prophète intermédiaire entre les deux Alliances.

Jean-Baptiste proclame un appel à la conversion. Pour lui, la vérité de Dieu est à chercher dans le désert, ainsi que l'écrit Daniel Marguerat : « *La vérité de Dieu est à chercher dans le désert, dans la privation et non dans le luxe des villes royales. Le choix du désert est d'une symbolique forte : dans la tradition biblique, le désert est le lieu du retrait et de la communion idéale avec Dieu, durant l'Exode. Pour retrouver le Dieu des Pères, il s'agit de se retirer* »

Jean-Baptiste proclame donc un appel à la conversion, à cause d'un jugement qui ne saurait tarder. Ses paroles sont abruptes : personne n'échappera au jugement qui vient : « la hache est prête à attaquer la racine des arbres », (Luc 3:9). Cela ne concerne pas seulement les pharisiens et les sadducéens comme dans l'Évangile de Matthieu, mais à toutes les foules citées dans l'Évangile de Luc. Son appel à la conversion est cinglant : « Engeance de vipères, qui vous a montré le moyen d'échapper à la colère qui vient ? (Luc 3:7). Dans cette annonce du jugement qui vient, la colère désigne la réaction du Dieu saint, face au péché, comme cela pouvait être exprimé dans les livres prophétiques, tel celui d'Ésaïe. Jean le Baptiste annonce ici la venue imminente de Dieu comme juge de la fin des temps qui rendra une sentence. Mais en même temps il est le précurseur de Jésus qui se présentera comme un serviteur doux et humble, celui qui ne jugera pas, mais qui à l'inverse, sauvera de la colère présumée.

Mais l'appel de Jean le Baptiste est aussi vertueux : à la question posée par les foules : « que devons-nous faire ? » il répond : partager ses biens avec les pauvres et lutter contre la corruption des fonctionnaires. C'est cela produire des fruits qui témoignent de la conversion, de la « *metanoïa* », exigée par Jean le Baptiste. Nous avons ici la première occurrence du terme grec « *metanoia* », qui reviendra 14 fois dans l'Évangile de Luc, et qui signifie un changement de mentalité, un changement d'état d'esprit. Ce terme grec est la traduction d'un terme hébreu, « *teshouva* », qui veut dire faire demi-tour, changer de direction, revenir.

La réponse de Jean-Baptiste est simple et élémentaire. Il propose une conduite de fraternité et de justice, sans même exiger des collecteurs d'impôts et des militaires qu'ils renoncent à leur métier. Les foules reçoivent un enseignement concis et précis sur la pratique nouvelle qui va authentifier leur conversion. Pour tous, c'est une exigence de solidarité, par le partage des biens élémentaires nécessaires à la vie, le vêtement et la nourriture. Ici l'évangéliste Luc fait apparaître une dimension sociale. La pauvreté matérielle est une réalité tangible. Le fonctionnement d'une société nouvelle ne sera viable qu'avec le rétablissement d'une économie solidaire.

Les collecteurs d'impôts quant à eux, reçoivent une consigne spécifique de stricte honnêteté : n'exigez rien de plus que ce que vous a été fixé. On retrouvera ces propos dans la bouche de Zachée, plus loin dans le même évangile, quand Jésus passera à Jéricho et qu'il le débusquera de son figuier.

Les militaires sont exhortés, dans un paradoxe surprenant, à la non-violence et à un même refus de tout abus de pouvoir à leur profit.

Le défi que nous lance l'Évangile de ce matin, c'est me semble-t-il de nous rappeler intérieurement que nous tous, nous sommes créés à l'image de Dieu, tel que nous le raconte le livre de la Genèse et qu'à ce titre, nous devrions pouvoir nous considérer comme un cadeau les uns pour les autres. Tous créés à l'image de Dieu, autrement dit, tous porteurs de son amour et son espérance, chacun avec sa spécificité et sa diversité. Et lorsque plus tard, Jésus le Christ, dira « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton être, et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même ». Il développera cette loi en

l'élargissant à lui-même en précisant : « aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». C'est-à-dire, aimez-vous les uns les autres dans une pleine communion, au point de penser que vous ne formez plus qu'un, exactement comme Jésus a aimé les êtres humains, dans une union telle qu'il ne s'est pas dérobé à donner sa vie, pour garder cette communion à l'humanité.

Il nous appelle simplement à la réciprocité de cet amour, en le manifestant les uns aux autres, et le discours de Jean-Baptiste et surtout, son appel à cette conversion radicale, sont déjà les prémices du royaume d'amour que le Christ vient établir. Le texte d'aujourd'hui ne dit rien d'autre que ceci : les besoins de notre prochain sont aussi les nôtres.

Prendre conscience que le pain qu'on met de côté pourrait être partagé avec celui qui a faim, que le manteau que l'on garde dans les armoires pourrait être donné à celui qui a froid, et que l'argent qui dort sur des comptes d'épargne pourrait être distribué équitablement.

Et Saint-Augustin qui était la référence du réformateur Martin Luther disait : « Le superflu des riches appartient aux pauvres : l'un peut prêter ses jambes au boiteux, l'autre peut prêter ses yeux à l'aveugle pour le guider, un autre encore peut aller visiter les malades... »

Théodore Monod disait à propos de l'Évangile : Dépassé ? Mais il n'a même pas été essayé...

On a la tentation de croire que vivre l'Évangile, c'est vivre dans l'utopie. Et pourtant ce sera la référence de tout le mouvement du christianisme social prêché par le père de Théodore Monod, Wilfred Monod, qui en commentant le Notre Père disait : « *Dire notre Père c'est aussi dire notre pain. Si je demande du pain pour moi, j'en demande pour les autres, si l'autre n'en a pas, alors je donne un peu de ce que j'ai, car joindre les mains dans la prière, c'est rejoindre les autres à chaque instant. Ma prière personnelle ne peut se dissocier de la demande universelle. Elle me lie aux autres et me rend responsable et solidaire des autres* ».

C'est ce que les premiers chrétiens avaient compris de la venue de Jésus-Christ. C'est ce que nous pouvons nous réapproprier aujourd'hui, au cœur de notre monde de consommation poussée jusqu'à l'extrême, augmentant le fossé entre les classes sociales, germes d'une prochaine révolution. Tous les chrétiens qui entendent cette parole, sont invités à prendre l'Évangile au sérieux. A chaque génération, il y en a déjà qui

ont pris l'Évangile au sérieux. Tous sont sortis victorieux de cet engagement. Rappelons-nous l'appel de l'appel de l'Abbé Pierre, à l'hiver 54, qui a donné naissance à la communauté d'Emmaüs, rappelons-nous aussi tous les organismes protestants, ou non, croyants ou populaires de solidarité qui existent et qui ont besoin de notre aide. Et l'Armée du Salut qui fait un travail remarquable sur tous les terrains. Rappelons-nous aussi ce témoignage rapporté par les pasteurs de l'Oratoire : chaque fois qu'on célébrait la cène, ici même, le pasteur Wilfred Monod faisait en même temps donner un repas aux pauvres du quartier des Halles. Cela ne devait sûrement pas se décider à la dernière minute.... Si quelqu'un a deux tuniques, qu'il partage avec celui qui n'en a pas, si quelqu'un a de quoi manger, qu'il fasse de même ». La parole de Jean-Baptiste retentit à nos oreilles ce matin, mais elle doit aussi s'imprégner dans notre cœur comme une réalité à vivre et non comme une vue de l'esprit.

Puisque c'est à la conversion que les foules sont appelées, à un changement de mentalité, de point de vue, un changement d'esprit, prenons le temps d'examiner notre réaction intérieure lorsque nous entendons ce texte, nous qui avons tout de même une certaine qualité de vie. Sommes-nous tentés de dire : ce que je peux faire dans ce domaine, c'est peine perdue, rien ne change, tout empire. Donc je ne fais rien. C'est bien à une conversion du cœur à laquelle nous sommes invités, appelés même.

Nous avons tellement de richesses à mettre en commun, et pas seulement des richesses matérielles. Nous avons certainement à apprendre ou plutôt à réapprendre à vivre dans le lien fraternel, malmené ces derniers temps par le confinement, la distanciation sociale, le port du masque, la suspicion de la contamination. Nous avons à retravailler notre imagination pour affiner notre accueil, à l'Église, à l'Entraide, et cela ne peut reposer que sur les épaules des mêmes personnes. La conversion du cœur nous oblige à examiner nos pensées de l'intérieur. Et le cœur, dans la compréhension biblique, c'est quelque chose d'important, de fondamental. Toute conversion passe par la purification du cœur, autrement dit, par l'intérieur de l'être humain. C'est dans le cœur que s'élaborent les pensées. C'est là aussi où se prennent les décisions. C'est là encore où se logent les sentiments. Nous sommes bien placés pour savoir que le cœur de l'être humain est compliqué. Cette complexité traverse toute la

Bible. Elle sera identifiée par l'apôtre Paul faisant part de son tiraillement personnel : « Je ne fais pas le bien que je voudrais, et je fais le mal que je ne veux pas ». L'essentiel, à mon sens, c'est d'en prendre conscience, de l'identifier, pour nous-mêmes. Au fond, c'est se regarder soi-même en vérité, devant le Dieu de Jésus-Christ en qui nous avons placé, d'une manière ou d'une autre, notre confiance. Chacun peut savoir où il en est, dans ses propres tiraillements. Ce petit passage de Luc est là, aujourd'hui, en ce dimanche de l'Entraide, pour évangéliser nos pensées, nos attitudes, nos comportements contradictoires, nos doubles, voire nos triples discours. Chacun sait ce qu'il a à modifier, à changer, à convertir. On se demande souvent : c'est quoi vivre l'Évangile ? Ça commence comme cela avec cette prise de conscience qu'il y a des petites choses à changer, pour regarder le monde avec le cœur. Mais c'est vraiment une exigence.

- 1) Celle de passer sur notre paresse, notre lassitude, nos découragements,
- 2) Cela demande aussi de passer sur certaines rancœurs, certaines déceptions, sur les non-dits qui sont autant de médisances, ou sur les paroles blessantes qui appellent une justification.
- 3) Cela nécessite de passer enfin sur le manque de reconnaissance que l'on recherche, et finalement de convertir notre regard sur celles et ceux qui nous entourent.

Si le cœur est souvent le lieu de nos misères, il est aussi ce lieu où Dieu, par sa parole, peut nous rejoindre. Sa parole peut être bienfaisante, réparatrice. Elle soigne ce qui, en nous, est blessé, elle relève ce qui en nous, est tombé, elle restaure ce qui, en nous, est humilié. Elle unifie ce qui, en nous, est divisé. Mais rien de cela ne se fera sans nous, sans notre désir d'une part, ni sans notre consentement d'autre part. Nous sommes parties prenantes de la conversion de notre cœur.

Amen.

Pour aller plus loin :

- Daniel Marguerat, Vie et destin de Jésus de Nazareth, le Seuil, 2019, pages 75 à 96.
- Laurent Gagnebin, Christianisme spirituel et christianisme social, la prédication de Wilfred Monod, Labor et Fides, 1987, pages 297 à 321.
-